

1. CHOLET BASKET, UN CLUB EXEMPLAIRE

CHOLET BASKET, UN CLUB EXEMPLAIRE

Par Pascal LEGENDRE

Le « Guide officiel » de Cholet Basket fait 62 pages avec Clément – son truculent porte fanion –, la mascotte et les musiciens en couverture. CB n'a jamais été champion de France et n'a jamais gagné une Coupe d'Europe. Pourtant, en tournant les pages du guide, on est frappé par la profonde richesse de ce club. Il est présent en Pro A depuis la saison de création de la ligue (1987-88), et seule l'ASVEL peut en dire autant. Il y a gagné 60,1% de ses matches, ce qui est tout à fait remarquable. De plus, CB avait joué la finale des playoffs dès la saison inaugurale, et il est rarement apparu aussi bien armé que cette saison pour récidiver. Cholet Basket n'est jamais allé jusqu'au bout

d'une aventure européenne, mais sa formidable percée en EuroChallenge, ponctuée d'une très courte défaite en finale face à Bologne, est encore dans tous les esprits.

C'est un club qui a le sens de l'Histoire, qui aime glorifier les anciens, en rappelant les noms de ceux qui ont joué sous son maillot le plus de matches, qui ont marqué le plus de points. Il existe même un *Hall of Fame* avec les présidents – dont l'historique Michel Léger –, les entraîneurs, et les internationaux formés au club. Sans oublier que le 6 septembre, CB a fêté devant près de 3000 personnes le retour à La Meilleraie de Graylin Warner, un de ses Américains de référence.

Mais, évidemment, c'est tout ce qui touche à la réussite de ses jeunes, au travail de formateurs de ses entraîneurs, qui fait de Cholet Basket un club à part dans le basket français. Page 8 et 9, une double-page est consacrée à la draft 2009 de Rodrigue Beaubois et Nando De Colo.

Deux joueurs du même club choisis la même année par la NBA, c'est un privilège que l'on croyait réservé à Duke ou North Carolina. « *Nos Français savent voyager. Je le constate quand je vois la réussite de Rodrigue et Nando cette saison et ce que sont devenus nos trois Américains, Alan Wiggins, Kevin Braswell*, et Vincent Grier, qui sont en Roumanie, en Australie, et le troisième dans un club turc qui est dernier !* » se régale le Directeur Général Thierry Chevrier.

« UN CAPITAL SYMPATHIE
SANS CESSER RENOUVELÉ »

Page 10, CB se félicite aussi d'être redevenu en 2009 champion de France Espoirs. Sur la page suivante, c'est un retour sur la participation de Kevin Séraphin au *Nike Hoop*

Summitt. Il y a aussi la liste éblouissante des joueurs issus en vingt-cinq ans du centre de formation, Rigaudeau, Bilba, Akpomedah, Gélabale, De Colo, Beaubois, Jeanneau et tous les autres. D'ailleurs, si on a réalisé dans ce numéro un dossier expliquant comment Cholet Basket a su plus que quiconque profiter du formidable gisement d'or noir qui existe aux Antilles, le hasard de la programmation nous fait parler d'Akpomedah, candidat au titre de MVP français de la saison, aujourd'hui à Gravelines, et de Aymeric Jeanneau, qui a conduit l'ASVEL vers le trophée de la Semaine des As.

Il existe pour Cholet Basket un capital sympathie sans cesse renouvelé. La ville est petite, paraît endormie, n'a pas un marché économique pour ravir Jordi Bertomeu, le patron de l'Euroleague, sa Meilleraie est défraîchie, mais s'il y a en France un club exemplaire, c'est lui. ■

* Il a signé depuis à Limoges.

MaxiBasketNews N°18 – Mars 2010

Ce nouveau numéro de MAXIBASKETNEWS
est actuellement en vente chez votre marchand de journaux.

CHOLET ET LA FILIÈRE ANTILLAISE

LES SECRETS D'UNE RÉUSSITE

EN 25 ANS, CHOLET BASKET A FORMÉ 39 JOUEURS ANTILLAIS ET QUELQUES AS :
JIM BILBA, CLAUDE MARQUIS, MICKAËL GELABALE, RODRIGUE BEAUBOIS, KEVIN
SÉRAPHIN...POURQUOI ET COMMENT ?

Par Pascal LEGENDRE, à Cholet



Kevin Séraphin, Mickaël
Gelabale et Christophe
Léonard chapeautent
trois jeunes du Centre
de Formation, Erwan
André, Aymeric Bénon
et Alwyn Cadet-Petit.



L'idée simple et géniale est forcément venue de Michel Léger, père fondateur de Cholet Basket. Il avait constaté, dans les années soixante-dix, tout le profit tiré par la JA Vichy de la présence dans ses rangs de deux Antillais, Victor Boistol et Saint-Ange Vebobe. Il fallait nourrir le centre de formation naissant du club et le mouvement a véritablement été amorcé avec la venue de Jim Bilba (1,98 m) et Jean-Pierre Ville (2,05 m), par l'entremise d'un agent local, Jean Cotelon. Jean-Pierre Ville a réalisé une carrière correcte, qu'il poursuit aujourd'hui à bientôt 43 ans à Montbrison en NZ, mais son corps commence à rendre grâce. Jim Bilba est devenu l'adjoint d'Erman Kunter après s'être constitué l'un des plus beaux palmarès qui soit, avec notamment 453 matches sous le maillot rouge et blanc, un record. CB est devenu champion de France Espoirs dès 1988. Il est entré en contact avec les Conseillers Techniques des Antilles, Saint-Ange Vebobe à la Martinique, Jacques Cicofran en Guadeloupe, et surtout Georges Donzenac en Guyane avec qui les rapports ont été vite chaleureux. La formation est devenue le fonds de commerce, ou plutôt le label, du club des Mauges, une richesse où se sont mélangées les peaux d'ébène avec les peaux d'ivoire, Jim Bilba et Antoine Rigau, Mickaël Gelabale et Aymeric Jeanneau, Rodrigue Beaubois et Nando De Colo.

Une terre à peine cultivée

La Martinique et la Guadeloupe, ce sont des îles minuscules perdues dans la Mer des Caraïbes, à la végétation luxuriante, réputées pour leur rhum et les alizés où parfois les volcans grondent méchamment. Il y est produit un nombre incalculable de champions dans tous les sports, Marie-José Pérec, Lilian Thuram, Joël Abati sont Antillais comme les frères Piétrus, Johan Petro et Ronny Turiaf. Que serait le basket français sans ces deux joyaux auxquels il faut ajouter la Guyane, une autre ancienne colonie, sur le territoire sud-américain ? Et pourtant, la seule Guadeloupe ne dénombre que 2400 licenciés, plus les 300 de Saint-Martin. La dizaine de salles est saturée et les infrastructures sont largement insuffisantes, surtout dans le périmètre de Pointe-à-Pitre où grouille la moitié de la population. De plus, comme le note le CTS Patrick Cham, un ancien international passé par Cholet Basket, « beaucoup de profs de gym arrivent de Métropole et veulent faire des trucs où ils ne s'emmerdent pas, comme le badminton et les sports nautiques. Même le handball, c'est plus facile à mettre en place que le basket. Alors, les gamins y jouent tout seuls, dehors. » L'image du basket est toujours forte aux Antilles grâce à trois lettres magiques, NBA.

Et qu'est-ce qu'ils sont doués ces gamins ! Rapides, adroits, déliés, bondissants. Et bien plus grands que la moyenne nationale. « J'étais au Carnaval et j'ai vu beaucoup de grands entre 1,90 m et 2 m » rapporte Patrick Cham. « Beaucoup grandissent entre 15 et 17 ans. Simon Barres de Cholet mesure 1,95 m alors que lorsqu'il était au pôle avec moi, il faisait dix centimètres de moins. Au-delà de deux mètres, la denrée est plus rare, mais il y en a. Moiso, Petro, Bourgairel sont de la Guadeloupe comme Jimmy Nébot qui a commencé le basket à 17 ans. J'ai croisé un vigile de 2,10 m et 120 kg, qui avait plus de 20 ans. On ne l'a jamais vu au basket ! »

Le niveau des seniors dans l'archipel n'excède pas la Nationale 3. À cela une bonne raison, chaque année, quantité de Guadeloupéens rejoignent la Métropole afin de poursuivre leurs études ou trouver du boulot. Le niveau des jeunes n'est pas non plus

fichon, même si en progrès. Jean-François Basileu, un pivot de 1,97 m de Grand-Bourg, est sorti du pôle pour disputer l'Euro des 16 ans et moins (8 minutes de jeu en moyenne), et c'est tout à fait exceptionnel. L'équipe Guymargua, qui réunit les trois départements, ne termine plus dernière lorsqu'elle vient en Métropole pour disputer le championnat de France des pôles. Conclusion : la richesse humaine est exceptionnelle aux Antilles, mais la terre est encore très insuffisamment cultivée.

Les voyages de Jeff Martin

Le président Michel Léger et le directeur du centre de formation, Jacques Catel, se sont rendus une première fois sur les

trois îles en 1990. Rien de mieux que faire connaissance pour se comprendre. Les Antillais ont longtemps estimé que les clubs métropolitains, y compris Cholet Basket, venaient les piller. « Ils débauchaient un jeune et parfois

le club découvrait en septembre que le gamin n'était plus là » relate Patrick Cham.

« Les Antillais ont l'impression d'être exploités quelque part » reconnaît Jean-François Martin, l'entraîneur des Espoirs, qui a multiplié les voyages sous les Tropiques. « Ils ont des infrastructures et un tissu économique peu développés et le sentiment d'être les parents pauvres. Les gens ici ont tendance à dire que les jeunes Antillais ne savent rien faire, mais il y a du travail qui est fait là-bas. Ils ont été détectés, ils ont un début de formation, mais souvent ils commencent le basket plus tard que chez nous. Ces clubs ont besoin de reconnaissance. Je considère qu'il y a encore un gros effort à faire au niveau de la pré-formation. La fédération devrait s'engager davantage. Quel département français a produit autant de joueurs que la Guadeloupe ? » Poser la question, c'est y répondre.

Passé le temps de la découverte, Cholet Basket s'est investi dans les trois départements d'Outre-Mer. Durant l'été 2002, Jean-François Martin s'est déplacé en Guyane avec Claude Marquis pour "remercier" le club de ses débuts, l'USL Montjoly, qui a également formé le Strasbourgeois Steeve Essart. Jeff Martin avait délivré des conseils à des coaches du cru et à une

centaine de jeunes de dix à dix-huit ans. Des ballons et des tee-shirts avaient été offerts. Des opérations similaires ont ensuite été organisées en Guadeloupe avec le club du Cygne Noir sur Basse-Terre. Des entraîneurs sont invités à venir bosser au camp d'été estival de Cholet Basket. « On ne peut pas laisser penser les gens que nous sommes des pilliers » lâche Jeff Martin.

D'autres clubs pros ont suivi l'exemple – Chalon, Le Mans, Pau et Villeurbanne en Guadeloupe d'après Patrick Cham –, mais Cholet Basket a forcément toujours un coup d'avance.

Les Guadeloupéens attendent un retour

Cholet Basket n'a plus de relations avec des agents antillais. Il a son réseau, les Conseillers Techniques, certains clubs. C'est le CTR de Guyane qui avait prévenu Claude Marquis qu'un émissaire choletais allait venir le scouter sur place. « J'ai bossé deux fois plus que la norme et, surtout, je me suis remis plus sérieusement aux études. »

Le secret de la réussite de Cholet Basket tient beaucoup dans l'œil de Jean-François Martin. « Il a la qualité de pouvoir dire quel physique tel joueur aura demain. Après, ce sont la culture et le mental qui font la différence. Et souvent les jeunes issus d'une famille basket ont un avantage » note Jacques Catel. « Je

LA GUADELOUPE NE DÉNOMBRE QUE 2400 LICENCIÉS.

« J'AI CROISÉ UN VIGILE DE 2,10 M ET 120 KG, QUI AVAIT PLUS DE 20 ANS. ON NE L'A JAMAIS VU AU BASKET ! »
PATRICK CHAM

Les Antilles françaises



• La Guadeloupe

(Préfecture Basse-Terre, sous-Préfecture Pointe-à-Pitre) est située à 150 km au nord de la Martinique et compte 405.500 habitants.



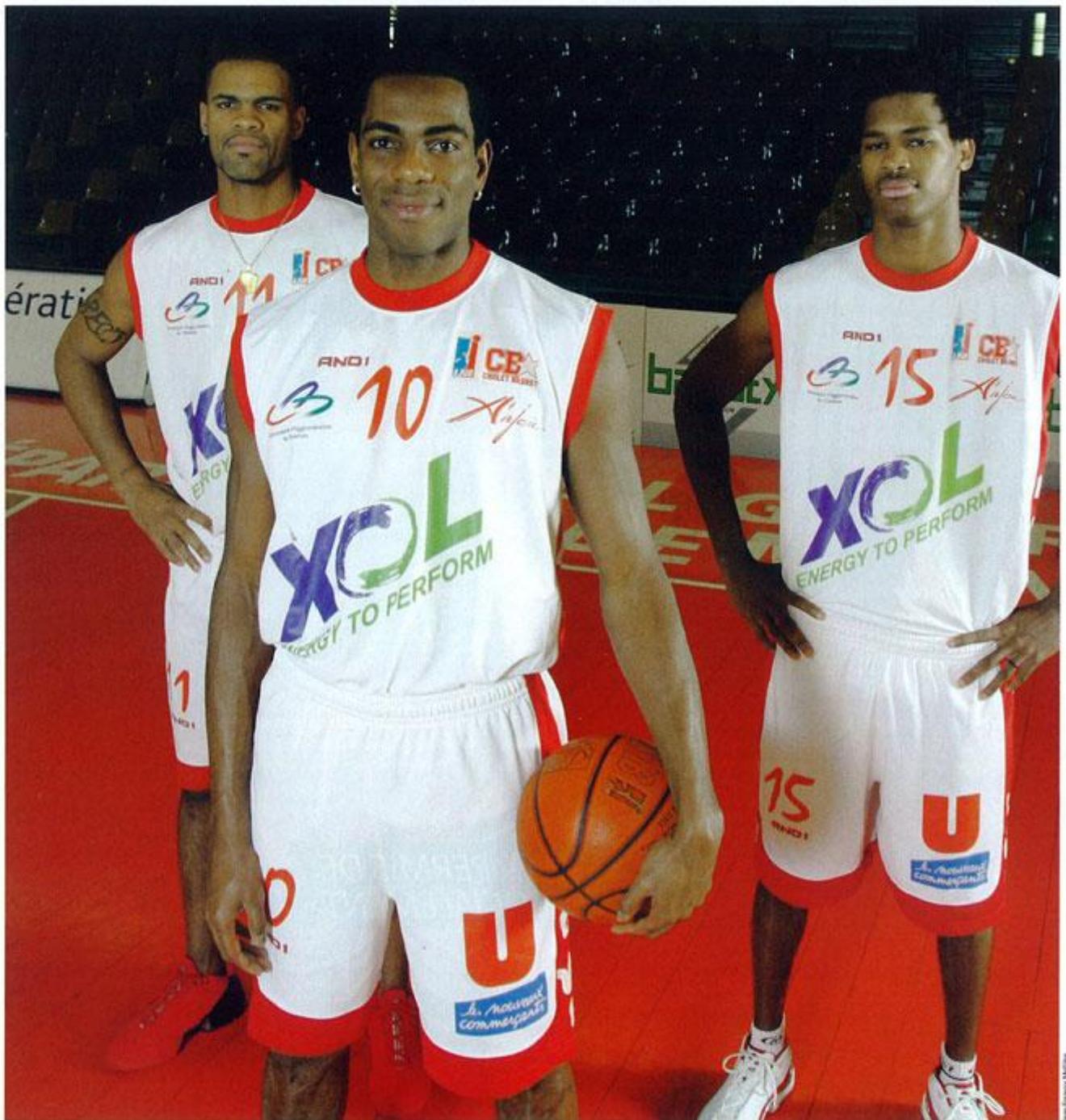
• La Martinique

(Préfecture : Fort-de-France) fait partie comme la Guadeloupe des Petites Antilles et compte 397.730 habitants.



• La Guyane Française

(Préfecture : Cayenne) est située en Amérique du Sud, est frontalière du Brésil et du Surinam et compte 221.500 habitants.



pense que c'est une question de feeling, mais on ne gagne pas à chaque fois » répond Jeff Martin.

Les techniciens antillais voient d'un bon œil que les clubs de la LNB soient sensibles au talent de leurs protégés. Les parents aussi. Un jeune sur deux est au chômage en Guadeloupe et avoir la possibilité de devenir un basketteur professionnel est une bénédiction. « L'important, c'est que le passage à Cholet soit une étape positive dans leur vie. Ceux qui vont devenir pros, c'est très bien, mais les autres vont pouvoir s'intégrer socialement dans des compétitions de N1, N2 ou N3. Le président pourra leur proposer un travail, c'est une forme de promotion sociale » explique Jean-François Martin. Bien sûr, il y a des déchirements. Le père de Claude Marquis avait fait du chantage à l'affectif pour dissuader son

« ON N'A RIEN, IL FAUT NOUS EMMENER, C'EST NOTRE CHANCE, VOUS NE SEREZ PAS DÉÇUS. »

On logeait avec les gamins et le soir, ils venaient nous voir en nous implorant, « on n'a rien, il faut nous emmener, c'est notre chance, vous ne serez pas déçus. » C'est évident, le sport, c'est une possibilité plus que chez nous de réussir sa vie. Ils ont faim ! »

Sur les îles, le bouche à oreille fonctionne aussi merveilleusement. Et le palmarès de Cholet Basket, sa capacité à former, à faire confiance ensuite aux jeunes dans l'équipe professionnelle sont les meilleurs des dépliant publicitaires. Juste après

→ Suite page 56

fil de quitter le cocon familial. C'est son oncle qui avait joué le monsieur bons offices et sa mère signé les documents. Mais, d'après Jacques Catel, personne ne refuse finalement la possibilité d'un contrat dans un centre. « Lorsqu'on allait en Guyane, on avait mal au cœur.

2003, trio de luxe antillais à CB : Jim Bilba, revenu pour terminer sa carrière dans les Mauges, retrouve Claude Marquis (à gauche) et Mickaël Gelabale (à droite) en pleine explosion.

JIM BILBA

« SUR LE TERRAIN, LES ANTILLAIS SONT PARFOIS DES FAUX CALMES ! »

DEVENU L'ASSISTANT D'ERMAN KUNTER, JIM BILBA REVIENT SUR SON ARRIVÉE EN MÉTROPOLE ET LE DÉPAYSÉMENT QUI ALLAIT AVEC.

Quelle impression as-tu eue lorsque tu es arrivé à Cholet ? Il faisait aussi froid qu'aujourd'hui ?

Non, je suis arrivé durant l'été 86. Il faisait 30° comme là-bas. Et puis, on s'entraînait à la salle Du Bellay, ça me paraissait très bien, moi qui arrivais de la Guadeloupe où le seul terrain couvert était la halle des sports. J'étais très satisfait des structures sportives. Ce qui m'a le plus choqué, c'est le nombre d'entraînements. On s'entraînait deux fois par jour contre deux fois par semaine en Guadeloupe. C'était un peu délicat pour l'organisme de s'habituer. Si j'ai déprimé, c'est qu'au mois de septembre, je me suis fait opérer du ménisque. Ils m'avaient envoyé chez un spécialiste à Saint-Etienne qui m'avait dit que je ne pourrais pas être un athlète de haut niveau ! Lorsque j'ai repris le basket, c'est vrai que le froid m'a fait vraiment du mal la première année à tel point que, pendant quinze jours, je n'arrivais pas à sortir de mon lit. Je n'avais jamais vu ça.

Et les gens d'ici, tu as pigé tout de suite leur façon d'être ?

Lorsqu'on est dans un centre de formation, on reste entre nous, entre jeunes, on vit dans un cercle fermé. Comme le siège du club était à côté de la salle Du Bellay, on allait voir les matches le dimanche après-midi. On restait à discuter. Je me suis bien adapté à la vie sociale. Je suis allé tout naturellement à l'école. J'avais emmené de la musique de chez moi. C'est sûr que le soir, tu as des coups de nostalgie, de blues, des amis, de la famille, de la culture, c'est normal. Après, il faut savoir pourquoi tu es venu et c'est ce que je répète souvent aux jeunes qui arrivent, de ne pas perdre de vue l'ambition de faire son trou.

Et pour les jeunes aujourd'hui, c'est la même situation ?

C'est plus facile. Il y a toujours quatre ou cinq Antillais qui sont là en même temps. Lorsque je discute avec les jeunes, ils me disent qu'il n'y a aucun souci. Il faut juste s'adapter au climat et au rythme des entraînements. Alors que nous, on cherchait nos repères, par rapport à la ville, tout ça. Le centre de formation n'était pas encore en place, on logeait à trois dans un appartement avec Jean-Pierre Ville et Anthony Lopez. Aujourd'hui, ils sont à côté de la salle. Leurs chambres sont équipées avec télé, ordinateurs, wifi. S'il y a un problème, quelqu'un habite dans la structure pour les aider. On échange avec Jacques Catel, le responsable du centre, qui fait évoluer les choses au fur et à mesure.

Est-ce que les Martiniquais, Guadeloupéens et Guyanais sont différents, comme peuvent l'être les Ch'tis des Provençaux ?

Il y a une base... On est Noirs déjà (il rigole), on parle le créole. J'étais allé juste une fois en Guyane faire un tournoi et j'avais un peu de mal au début avec leur créole, mais on se comprend. On parle français, créole, comme ça vient. On sait qu'on est dans la même problématique et on se soutient. Comme on dit, c'est la solidarité antillaise.

Comment sont les jeunes lorsqu'ils arrivent des Antilles ?

Ça dépend. Ce que Rodrigue (Beaubois) a fait ici, il le réalisait déjà en Guadeloupe, sans être vraiment organisé. Il jouait 1 mais dans sa tête, c'était déjà un deuxième arrière. Il n'arrivait pas encore à diriger une équipe, mais il était déjà bien avancé techniquement. D'autres sont très frustrés au niveau fondamentaux mais avec un potentiel physique à développer. Le plus dur, c'est pour les intérieurs. C'est le cas de Kevin Séraphin. Les arrières et les ailiers ont un acquis technique un peu supérieur.

Il y a toujours cette image selon laquelle, nous les Antillais, sommes cool, lymphatiques. Quand on est sur le terrain, on se rend compte qu'il y a parfois des faux calmes ! (Il se marre).

Etes-vous plus sportifs aux Antilles qu'en métropole et le sport est-il un moyen important pour s'en sortir socialement ?

Personnellement, je dis oui. Dans ma jeunesse, les études, ce n'était pas top, mais en revanche, je me sentais bien dans le sport. Je touchais à tout, ça me plaisait. Dès qu'on avait une opportunité, on jouait au basket le soir, le samedi après-midi. Et même le dimanche matin quand on sortait le samedi soir, on faisait un foot ou un basket. Tu vois des gens en train de courir ou de faire du sport dès cinq heures du matin avant d'aller travailler. On suit tous les sports, foot, athlétisme, cyclisme, basket, hand, volley, tout, particulièrement les championnats sud-américains de foot par satellites.

Avez-vous des liens entre sportifs guadeloupéens ?

Les seuls que j'ai croisés, ce sont les handballeurs, Didier Dinart, Olivier Girault, des athlètes antillais aux Jeux de Sydney, et Bernard Diomède (champion du monde en 98) lors de ma formation à Limoges. Il y avait aussi Luc Sonor, qui venait nous voir quand il jouait à Monaco. Tout le monde dans sa famille jouait au basket sauf lui qui était dans le foot.

Les parents te demandent-ils conseil ?

Lorsque j'étais joueur, oui. Maintenant, moins. Souvent c'était ma mère qui me disait « madame Untel a appelé, elle voudrait avoir ton avis. » Peut-être demandent-ils aujourd'hui à Mickaël ou à d'autres qui sont en activité.

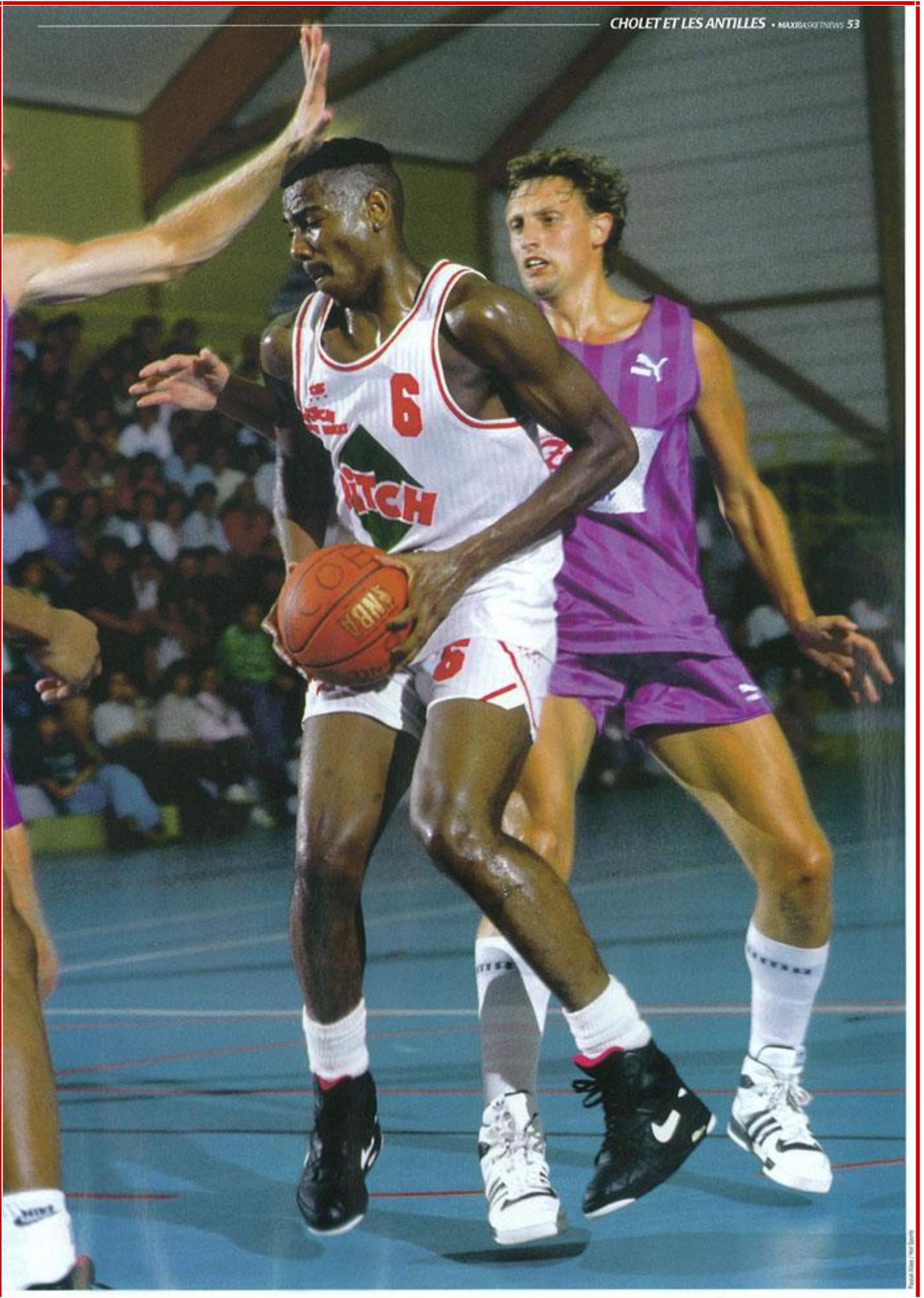
Y a-t-il des grands en Guadeloupe ?

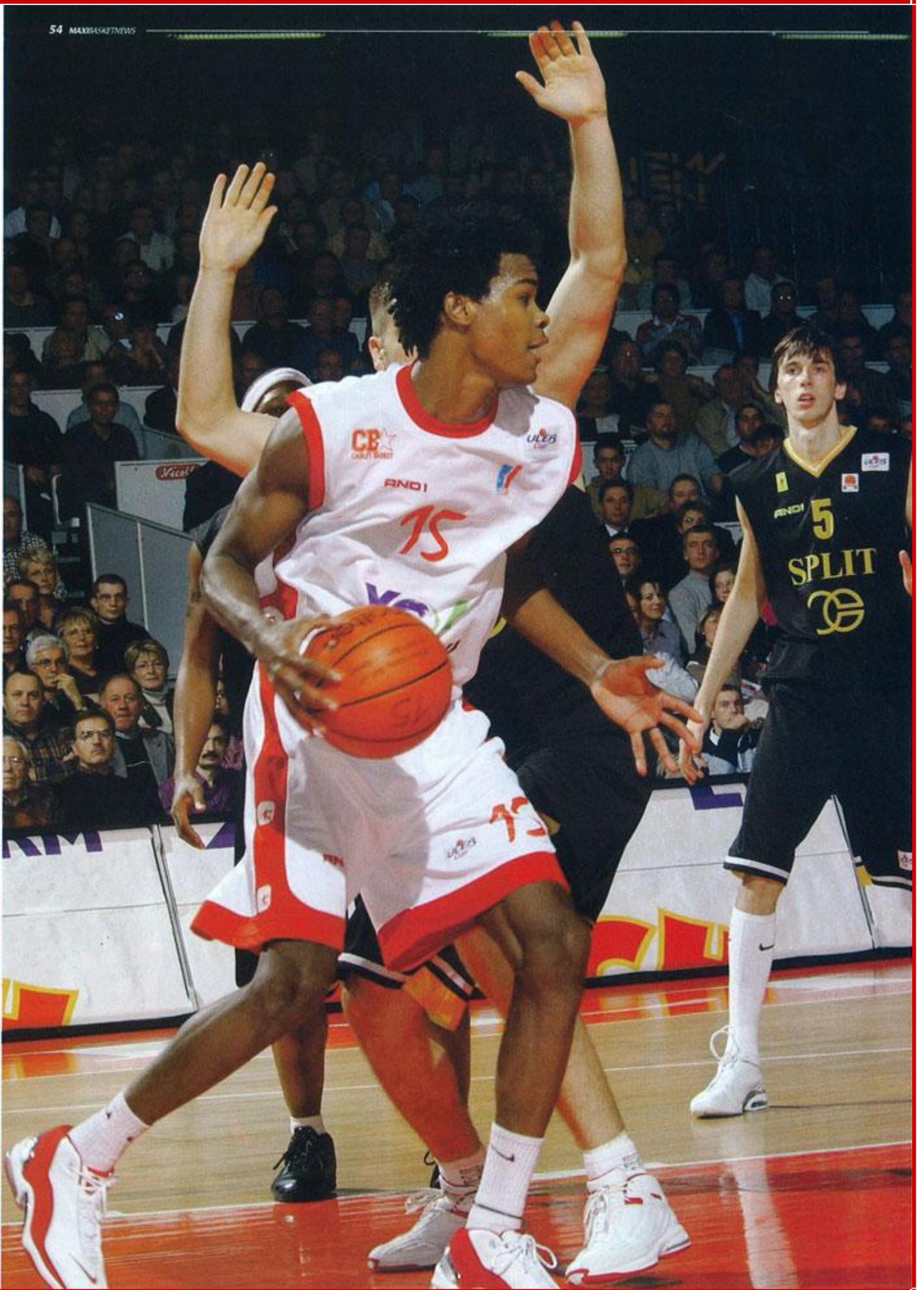
Oui, il y a des grands. Quand je me balade dans le centre-ville, je m'en rends compte. Ce qui est compliqué, c'est la détection. Je me souviens d'être allé un été dans une salle de musculation et j'étais tombé sur des jeunes qui étaient grands. Je parle avec l'un d'eux. Je lui demande ce qu'il fait. « Du demi-fond ! » (Il se marre). Ce n'est pas encore exploité. Je sais que la NBA essaye de le faire à travers les camps de Mike Piétrus, mais ce sont juste des coups. Il faudrait que la fédération se penche sur la question. ●

Jim Bilba, aujourd'hui assistant-coach d'Erman Kunter. À droite avec Cholet en 1991.



« LE BASKET M'A PERMIS DE M'EN SORTIR SOCIALEMENT »





MICKAËL GELABALE

« JE ME SUIS DEMANDÉ CE QUE J'ÉTAIS VENU FAIRE ICI »

FORMÉ À CHOLET BASKET, DE RETOUR AU CLUB APRÈS UNE GRAVE BLESSURE, MIKE GELABALE EST L'UN DES SYMBOLES DE LA RÉUSSITE DU BASKET GUADELOUPÉEN.

Page de gauche, Gelabale en 2003, l'année de son ascension qui le mènera au Real Madrid puis en NBA et, ci-contre, cette saison.

« Lorsque je jouais au basket en Guadeloupe, au début, je ne connaissais personne. J'ai su que Jim (*Bilba*) évoluait en France vers 13 ans. Je ne le voyais pas jouer à la télé. Sinon, je suivais davantage les grands joueurs NBA, Michael Jordan, Scottie Pippen. Pas du tout le basket européen, et je ne connaissais pas Cholet Basket. Je suis venu pour la première fois en France dans le cadre de l'UNSS et, comme dans ma commune en Guadeloupe (*Pointe Noire*), le premier sport, c'est le basket, on avait été voir un match Pau-Le Mans. Sinon en UNSS, j'ai fait du volley, du hand, de l'athlétisme et du basket. Je suis venu ensuite à la Roche-sur-Yon avec la sélection de la Guadeloupe et c'est là que Jeff Martin et Jacques Catel m'ont repéré. Ils ont parlé avec le coach antillais de l'équipe et après, ils sont venus me voir en Guadeloupe. J'étais déjà venu l'année précédente au tournoi minimes de Salbris avec Ronny (*Turiaf*) et Noël (*Nijeau*), qui sont allés ensuite à l'INSEP, et c'était devenu mon objectif de venir en France. L'INSEP, un centre de formation de club, peu importe. J'avais 16 ans, donc mes parents n'étaient pas trop heureux de me voir partir. D'un autre côté, ils savaient que j'aimais le basket et que je voulais faire ça.

Je suis arrivé au mois d'août, il faisait plus chaud qu'aujourd'hui, mais quand il a commencé à pleuvoir, c'était la grosse déprime. Je me suis demandé ce que j'étais venu faire ici. Franchement, la Guadeloupe, c'était mieux ! Mais j'avais un truc dans la tête et j'ai tenu le coup. Lorsque je suis arrivé, il y avait Charles Armand et Gaël Benzeval, deux Guyanais que j'avais connus deux ans auparavant lors d'un stage en Guadeloupe, c'était déjà deux bons points pour moi. Après, il y a eu Claude (*Marquis*), on s'est adapté tous ensemble. Lorsqu'ils (*les représentants de CB*) sont venus chez moi en Guadeloupe, ils m'ont dit que je ne pouvais pas faire des études pour devenir cuisinier comme je le souhaitais. Donc, j'ai fait un CAP de menuiserie car il y a beaucoup de menuisiers dans ma commune. Je m'étais dit, si le basket, ça ne marche pas, je repars chez moi.

Lorsque je suis arrivé à Cholet, il y avait une cabine téléphonique au centre et il fallait acheter des cartes pour appeler les parents. Il n'y avait pas d'ordinateurs. Au nouveau centre de formation, ils ont wifi, tout ça. J'étais mineur, je ne pouvais rien faire. Tu quittes tes parents, tes amis, le créole, ici il faut parler français... Des parents interdisent à leurs enfants de parler créole alors que moi, je le parlais à tout le monde. »

« J'ai organisé la Gelabale Slam en Guadeloupe »

Le jeu à Cholet, très cadré, était différent de celui en Guadeloupe, où c'était libre, il a fallu m'adapter. En Guadeloupe, je jouais et je m'entraînais dehors sur des playgrounds, jamais en salle, sinon pour les matches.

Je ne dirais pas que je suis un shooteur, mais j'étais déjà adroit et j'ai continué à travailler ça ici.

Aujourd'hui, il y a davantage en Guadeloupe de chaînes françaises par satellites et je pense que les gens peuvent regarder des matches sur *Sport +*. Ceci dit, quand je rentre chaque été, ce

n'est pas une majorité de gens qui me reconnaît.

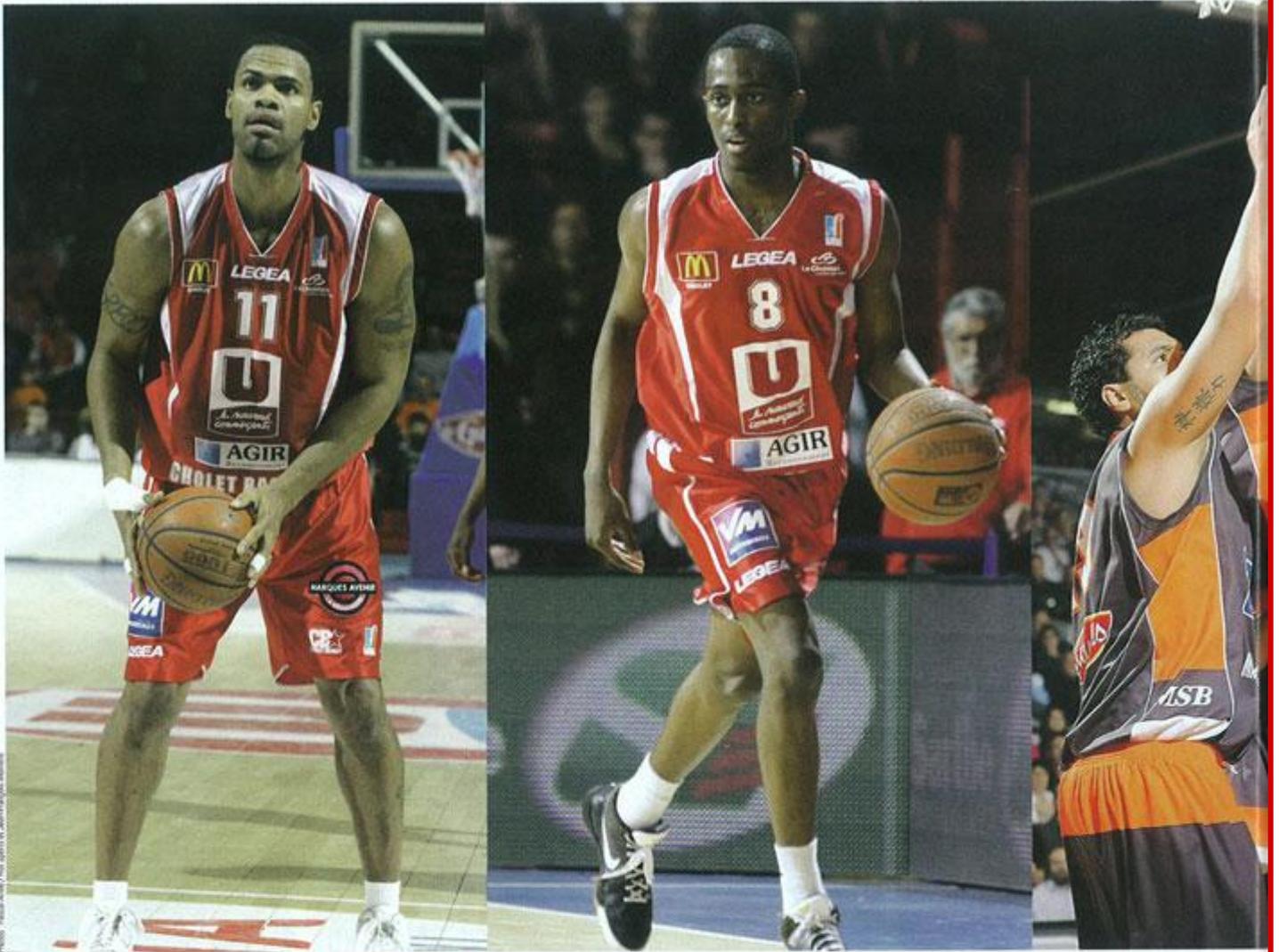
En 2008, après le camp de Mickaël (*Piétrus*), j'ai organisé un tournoi en Guadeloupe, le *Gelabale Slam*, pour me rappeler mes années basket. Il y avait deux catégories, moins et plus de 16 ans, garçons et filles. C'est un tournoi que je voulais transformer en camp, mais je me suis blessé et j'ai voulu m'occuper un peu de moi, retrouver un bon niveau. Mais pourquoi ne pas recommencer une opération, peut-être avec Cholet pour faire des détections. Je conseille aux jeunes

« J'ÉTAIS MINEUR, JE NE POUVAIS RIEN FAIRE. TU QUITTES TES PARENTS, TES AMIS, LE CRÉOLE, ICI IL FAUT PARLER FRANÇAIS... »



de quitter l'île pour faire carrière. Si tu veux devenir professionnel en jouant en Nationale 3, tu as du boulot à faire ! Pour un jeune talentueux, c'est mieux de venir en métropole, à Cholet ou ailleurs. A Cholet, c'est bien car ils font confiance aux jeunes, mais pour sortir de là-bas, je n'aurais pas dit non à un autre club ! Je pense aussi qu'il y a

quelques jeunes Antillais qui partent dans des *high schools* américaines. Je sais que mon agent a pratiquement dix joueurs dans ce cas. Je dirais que beaucoup de jeunes partent en France, et beaucoup restent. C'est 50/50. Ils prennent les meilleurs, mais ce ne sont pas forcément les meilleurs en jeune qui seront les meilleurs à l'âge adulte. Moi, lorsque je suis arrivé à Cholet, je ne savais pas à quoi m'attendre et c'est lorsque la saison a commencé que j'ai été convaincu que je pourrais faire carrière. » ●



Photos : Pascal Hübner (11), Sports et Jeux, François Michéa

Claude Marquis et Rodrigue Beaubois la saison dernière. Le premier est parti à Caserte en Italie et le second en NBA, à Dallas. Page de droite, les derniers Joyaux de CB : Kevin Séraphin et Christophe Léonard.

→ Suite de la page 49

l'INSEP – qui a la possibilité de recruter les meilleurs –, et largement devant Pau, Cholet Basket est le club qui a formé le plus de basketteurs professionnels. « Même chez nous, il faut se bagarrer tous les jours ! » insiste le Directeur Général du club, Thierry Chevrier. « Notre coach est comme tous les entraîneurs, il a besoin

de résultats à court terme, et ça va plus vite avec des Américains confirmés qu'avec des jeunes. Je ne leur en veux pas. Les premiers responsables, ce sont ceux qui ont dit, « pour jouer l'Euroleague, il faut avoir 6 étrangers dont 4 Américains ! » Ce n'est pas pour autant que l'on va au Top 16 ! Lors d'un tournoi de jeunes, en Serbie, en février, l'équipe de l'INSEP est allée en finale. On s'aperçoit que nos jeunes sont compétitifs mais on ne leur donne pas ensuite la possibilité de s'exprimer. »

« Ils savent qu'ils vont retrouver à Cholet d'autres Antillais, que ça sera une seconde famille » poursuit Jacques Catel. « On dit que les Antillais sont cool, pas plus que les autres. Ils ne sont pas compliqués à encadrer. On va juste dire qu'il existe un décalage au niveau des études. C'est normal. En Guyane, il y en a tout juste la moitié qui parle français, c'est forcément compliqué pour les enseignants. Ils ont 13 de moyenne aux Antilles, à Cholet, ça devient 10. Mais Beaubois a eu son BAC du premier coup, Citadelle aussi, Séraphin son BEP... »

« En général, les Antillais sont un peu mieux éduqués, cultivés, que les Américains » estime Erman Kunter. « Ils s'adaptent un peu plus vite. Je ne dis pas que les Américains sont de mauvais

**« ON A UN FIL
CONDUCTEUR,
ON SAIT POURQUOI
ON EXISTE. »
THIERRY CHEVRIER**

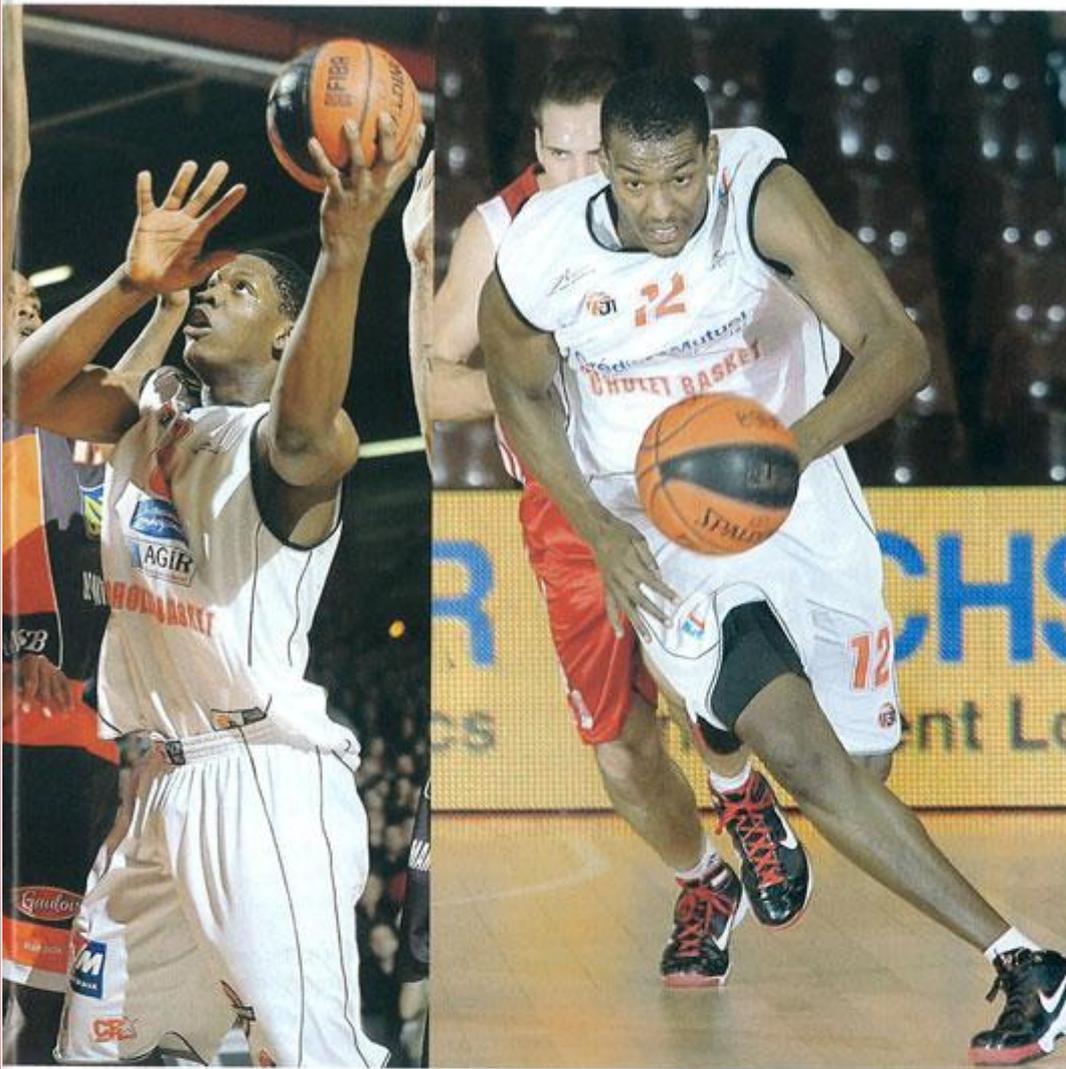
garçons, mais lorsque tu recrutes des jeunes, tu as plus de chances de tomber sur un type problématique qu'un Antillais. Bien sûr que parler la langue, c'est important. » Patrick Cham insiste sur le fait que si les élus, les comités, les clubs de la Guadeloupe ne considèrent plus Cholet Basket et les autres clubs pros comme des "pilleurs", ils

regrettent toujours ne pas avoir de contrepartie. « Il faut codifier le flux et c'est à la LNB et à la FFBB de mettre un cadre. Il faut inciter les gens en Guadeloupe à faire de la détection. Le New Star a formé Rodrigue Beaubois et pourrait toucher une petite partie de l'enveloppe qu'a reçue Cholet dans son transfert en NBA. Pour un club d'ici, 3, 4, 5.000 euros, c'est énorme. Ça permet de dédommager un cadre technique. Nous, on a un turnover considérable. » Cham résume la situation : « On est tous interdépendants, tout le monde a besoin de tout le monde. »

Faisons un rêve

Le cas de Rodrigue Beaubois est exemplaire sous bien des aspects.

Voici un joueur promis aujourd'hui à une vraie et belle carrière en NBA. Son retard à l'allumage était pourtant énorme. En Guadeloupe, il n'y a pas de championnat poussins, aussi le jeune n'est pris en charge qu'en benjamin. « En pôle, contrairement à nos collègues de métropole, on a une part plus importante en apprentissage qu'en perfectionnement. Ils m'arrivent d'avoir des gamins avec un super profil, grands, coordonnés,



Les Antillais formés à Cholet

Année	Joueur
1985	Christian Vainqueur
1986	Jean-Pierre Ville
-	Jim Bilba
1987	Bruno Bilba
1988	Thierry Zaïre
-	Éric John
1989	Gaël Godard
1990	Désir Savin
1991	Olivier Bellony
-	Jean-Denis Febrissy
1992	Teddy Citadelle
-	Athys Francis
-	Olivier Cham
-	Dario Cham
1994	Jean-Paul Atticot
1995	Charles Michée
1996	Claude Marquis
1997	Cédric Mélicie
-	Tony Marajo
1999	Gaël Benzeval
-	Charles Armand
-	Mickaël Gelabale
2000	Victor Ladine
2003	Kévin Plesel
-	Gary Florimont
-	Gabriel Cayol
-	Stephen Arconte
2004	Freddy Benjamin
2005	Rodrigue Beaubois
-	Steeve Ho You Fat
2006	Erwan André
-	Kevin Séraphin
2007	Yann Frédéric
-	Simon Barrès
-	Gilles Tacita
2008	Aymeric Benon
-	Christophe Léonard
2009	Alvin Cadet-Petit
-	Bruno Cingala-Mata

Il s'agit des joueurs provenant des Antilles et qui ont eu Cholet Basket comme premier club en métropole. À l'exclusion donc des Antillais qui ont connu d'autres clubs métropolitains auparavant (Patrick Cham) ou nés en métropole (Bruno Coqueran). À noter la présence des deux petits frères de Patrick Cham et du cousin de Jim Bilba.

déliés, mais au basket très rudimentaire » explique Patrick Cham. Les jeunes n'ont pas non plus la possibilité de s'émuler lors des championnats de France minimes et cadets. Rodrigue Beaubois a disputé le championnat de France des pôles avec une sélection qui comptait également Ludovic Vaty. Bilan : uniquement des défaites. Cham s'en souvient parfaitement, c'était lui le coach. « Il transpirait le basket, mais il était petit et les petits n'intéressaient pas les centres de formation à l'époque. Aujourd'hui, si t'es bon, ils te prennent. »

L'œil de Jean-François Martin a une fois de plus fait des merveilles. Beaubois a rejoint le centre de Cholet Basket. La chance de sa vie. « Il avait une personnalité assez effacée, il était introverti. Il avait du mal à s'adapter, à assumer des rôles à responsabilités » se souvient-il. « Quand il joue, c'est avec intensité et il n'était pas musculairement prêt. Il a eu beaucoup de soucis physiques à son arrivée » poursuit Thierry Chevrier. « Ce sont des adolescents fragiles et ils ont besoin de gens qui leur bottent les fesses. Il faut les emmener vers leurs limites pour les faire avancer. Sa maman a joué un grand rôle dans sa réussite. C'est quelqu'un qui appelait régulièrement pour le recadrer » complète Jacques Catel.

Le Guyanais Kevin Séraphin, 2,06 m sans chaussures, 2,23 m d'envergure, et 120 kg de poids de corps est le dernier Antillais sur la rampe de lancement de Cholet Basket. La NBA

est son objectif. Au pôle espoir de Guyane, il suivait des cours pour devenir sapeur pompier, ce qui le privait des matches du week-end. Il y a trois ans, son basket était si pauvre que l'entraîneur des cadets France n'en voulait même pas dans son équipe. Il a joué en Régionale 3. Aujourd'hui, après avoir éprouvé un plaisir immense à se frotter physiquement avec lui, le surpuissant pivot de Roanne Uche Nsonwu affirme que Kevin est « le futur du basket français. » Il ne faut jamais désespérer d'un basketteur antillais.

Faisons un rêve. S'il y avait en France une demi-douzaine de Cholet Basket, le basket français serait RÉELLEMENT

le meilleur formateur d'Europe, en profitant à fond de cet immense gisement d'or noir antillais. La formation, c'est le label de CB et à entendre Thierry Chevrier, sa raison de vivre. « Je ne sais pas si on peut parler de ren-

« QUEL DÉPARTEMENT FRANÇAIS A PRODUIT AUTANT DE JOUEURS QUE LA GUADELOUPE ? »

JEAN-FRANÇOIS MARTIN

tabilité au niveau du centre de formation. C'est d'abord une philosophie. Après s'il y a des réussites, tant mieux. On n'est pas là pour exploiter qui que ce soit. Au moins, on a un fil conducteur, on sait pourquoi on existe. On y prend du plaisir. Il faut aussi être respectueux des collectivités qui investissent pour la formation. Quand j'entends les instances dirent : laissons les règles telles qu'elles sont, je me dis que si les élus se penchent un jour sur le dossier du basket, ils vont être un peu surpris de constater où va l'argent ! » ●